

pour que ses citoyens eussent le droit de citoyens romains. Jamais les juges romains n'ont contesté ce droit à saint Paul. Ne troublons donc pas à ce sujet la tranquillité des médailles de Tarse.

## CHAPITRE II

**L'Alma Mater des Juifs. — Les Rabbis et les Rabbans. — Les écoles, Gamaliel. — Portrait physique et moral de saint Paul. — Les Pharisiens crucifiés. — La bonne foi de saint Paul. — Calomnie de Cérinthe et des Ébionites. — Saint Étienne et son martyre. — Rôle de saint Paul.**

Sans appartenir à la maison d'Aaron, ni même à la tribu sacrée de Lévi, un Juif de famille riche pouvait aspirer aux plus hautes dignités de sa nation ; car le Grand-Conseil ne se composait pas uniquement de prêtres, mais encore d'anciens du peuple et de docteurs. On y trouvait représentée l'aristocratie sacerdotale, l'aristocratie de la fortune, et l'aristocratie du savoir, — le clergé, la noblesse et l'université.

Pour plus d'un motif, il était convenable que Saul, le Benjaminite, fût parfaitement instruit des saintes Lettres, des saintes Traditions, des Lois, des Coutumes, des Cérémonies, de l'histoire juive, de tout ce qui séparait son peuple des autres peuples et l'élevait au-dessus de tous. En premier lieu, la situation de la famille de Saul lui permettait de prétendre au rang de membre du Grand-Conseil. Et puis, il était pharisien, et il avait besoin en cette qualité d'une connaissance approfondie de la théologie mosaïque et des moindres pratiques légales. Lors donc que son père parla de l'envoyer à Jérusalem, il se

soumit avec un secret bonheur. Aujourd'hui, nos étudiants dans les sciences divines vont à Rome ; au moyen âge, de toutes les contrées du monde catholique ils venaient à Paris ; mais, pour les Juifs, l'*Alma Mater* c'était Jérusalem. L'enseignement de la Synagogue ne pouvait suffire à un futur docteur. N.-S. avait reçu cet enseignement à Nazareth, et cependant la foule disait de lui : « Comment sait-il les lettres ? Où les a-t-il apprises ? » La Synagogue était destinée à la prière, aux collectes faites en faveur des pauvres, à la lecture et à l'interprétation parénétique du Pentateuque et des Prophètes : ce n'était pas une École de hautes études. Il y avait sans doute une École primaire généralement annexée à la Synagogue ; mais pour gagner le titre de docteur, le Juif devait s'attacher comme disciple à un Rabbi.

Personne chez les Juifs ne s'appela Rabbi avant la naissance de N.-S. Ni les sages qui précédèrent les prophètes, ni les prophètes, ni les membres de la grande Synagogue après Esdras, Aggée, Zacharie et Malachie, ni Antigone Sochée, disciple de Siméon, dernier juste de la grande Synagogue, ni José fils de Joasar, ni José fils de Jochanan, ni Josua fils de Pérachios, ni Schemaïa, Aftalion, Hillel et Schammaï ne prirent ce titre. Sept docteurs, après Hillel, furent honorés du nom de Rabban, le plus glorieux de tous, puisqu'il signifie magnat ou prince, plutôt que docteur. Ces sept privilégiés venus après Hillel mort ou à l'époque de la naissance de N.-S.,

1. Jean, VII.

ou peu de temps avant cette naissance, sont : Siméon, fils de Hillel, Gamaliel le Vieux, fils de Siméon, Siméon II, fils de Gamaliel le Vieux, Jochanan, fils de Zachée, Gamaliel II, fils de Siméon II, Siméon III, fils de Gamaliel II, et Gamaliel, fils de Jehuda. J. Buxtorf a été frappé du silence gardé par les auteurs juifs sur Siméon, fils de Hillel. Il est nommé, mais ses louanges ne sont pas célébrées comme celles de Hillel lui-même, de ses ancêtres, et de tous ses descendants. Cela vient peut-être, écrit J. Buxtorf, de ce que ce Siméon, le premier des sept Rabbans, est le vieillard Siméon qui a reçu dans ses bras le Christ tout petit enfant, et dont S. Luc note avec éloge la justice et la piété<sup>1</sup>. Le prosélyte Onkelos brûla soixante-dix livres d'encens sur la tombe de Gamaliel, fils de ce Siméon<sup>2</sup>, et c'est ce Gamaliel, ou Gamaliel le Vieux, qui fut à Jérusalem le maître de saint Paul dans la science sacrée<sup>3</sup>. Il est dit que Samuel le Petit, depuis apostat, que plusieurs identifient avec saint Paul, fut disciple du Rabban Gamaliel le Vieux<sup>4</sup>.

Il y avait eu de terribles querelles entre Hillel le Saint, aïeul de ce Gamaliel, et l'un de ses disciples nommé Schammaï. Le disciple avait d'abord adopté, du moins en apparence, les idées et sentiments de son doux maître. Puis, étant devenu vice-président du Synedrium dont Hillel fut le président pendant

1. J. Buxtorf, *De Abbreviaturis hebraïcis*, pp. 175 et seqq. Cf. H. Reland., *Antiq. sacr. vet. Hæbr.*, p. 226. — 2. *Juchasin*, fol. 164. — 3. *Act. Apost.*, xxii, 3. — 4. H. Reland., *Ant. sacr. vet. Hæbr.*, p. 226.

quarante ans, Schammaï s'était révolté, et peut-être démasqué. Il avait élevé école contre école. Les deux écoles s'injurièrent, s'anathématisèrent, en arrivèrent aux voies de fait, et même au meurtre<sup>1</sup>. Elles se ménagèrent moins qu'elles ne ménageaient les Sadducéens dissolus et les athées. On prétend qu'à la fin Schammaï se soumit pour obéir à la *Voix du Ciel*, ou Bat-Col<sup>2</sup>.

Il n'est pas surprenant que Gamaliel ait préféré, dans de telles conditions, les opinions larges et tolérantes de son grand-père Hillel aux théories austères de Schammaï. Paul le Benjaminite cite dans ses épîtres et dans ses discours Épiménide, le Cilicien Aratus et Ménandre. Un auteur païen, Longin, le compare à Démosthène, à Lysias, à Isocrate, à Xénophon, aux plus grands orateurs de l'antiquité. S'il n'avait pas étudié les rhéteurs et les philosophes profanes à Tarse, sa patrie, il aurait pu les étudier à Jérusalem, aux leçons de l'académie des rabbins, qui, à cette époque, réunissait mille jeunes gens, dont la moitié étaient instruits et dans la loi et dans les ouvrages des Grecs<sup>3</sup>. Estimé de tout le peuple, Gamaliel jouissait dans les assemblées d'une autorité considérable<sup>4</sup>. Saint Clément d'Alexandrie et le vénérable Bède pensent qu'il fut disciple occulte de J.-C., et à tout le moins un ami des chrétiens. Il calma la fureur du grand-prêtre et de ses conseillers qui en voulaient à la vie de saint Pierre et de

1. Godwin, *Moses et Aaron*, l. II, ch. II, note. — 2. Moréri, *Grand Dict. hist.*, Hillel. — 3. Sepp, *Vie de N.-S. J.-C.*, II<sup>e</sup> part., sect. VII., ch. VI. — 4. *Act. Apost.*, v, 34.

saint Jean, et il empêcha certainement les Juifs de faire mourir les Apôtres<sup>1</sup>. Était-il déjà chrétien ? Plus tard, il fit ensevelir le corps de saint Étienne, son élève, et, dit-on, son parent, et il le fit transporter à sept lieues de Jérusalem, dans une terre lui appartenant<sup>2</sup>. Le deuil dura quarante jours. Peu de temps après, Gamaliel et son fils Abibas étant morts, ils furent déposés l'un et l'autre dans le sépulcre où les avait précédés le premier de nos martyrs. L'an 415, sous les empereurs Théodose le Jeune et Honorius, saint Lucien, miraculeusement averti par le ciel, découvrit dans le sépulcre les restes d'Étienne, de Gamaliel, d'Abibas et de Nicodème, tous chrétiens de leur vivant<sup>3</sup>.

Saul eut pour condisciples aux leçons de Gamaliel, entre autres personnages dont la mémoire est glorieuse, Abibas, le fils chéri du Rabban, Barnabé, jeune Cypriote, grand, beau et intelligent, et Étienne, plein de grâce et d'énergie, ange par l'esprit, la pureté, la douceur et le charme exquis de son visage et de tout son être. Paul était bien inférieur sous ce rapport à Étienne, si nous nous en rapportons à un écrivain de notre pays, qui tient de la femme et de la harpie mythologique, et salit ce qu'il touche, dès qu'il touche aux grandeurs et aux saintetés du Christianisme. Voici quelques traits du portrait de saint Paul esquissé par Renan : « Il était laid, de courte taille, épais et voûté. Ses fortes épaules portaient bizarrement une tête petite et chauve. Sa face

1. *Act. Apost.*, v, 38. — 2. Baron., ad an. 34, n° 308. — 3. Alban, Butler et Godescard, *Vies des Saints*, 3 août.

blème était comme envahie par une barbe épaisse. Sa parole n'avait non plus rien qui imposât. Quelque chose de craintif, d'embarrassé, d'incorrect, donnait d'abord une pauvre idée de son éloquence<sup>1</sup>. » Nous devons convenir que les *Acta Pauli et Theclæ*, le *Philopatris* attribué à Lucien, Malala, et Nicéphore Callixte<sup>2</sup>, historien de l'Église, qui vivait au XIV<sup>e</sup> siècle, ne sont pas non plus très flatteurs pour le grand Apôtre, quand ils nous le veulent représenter. Mais nous ne sommes pas obligés de croire ces auteurs sur parole, d'autant moins que tous, malgré cela, font de Saint Paul un homme beau. « La laideur juive, dit Renan lui-même, est quelque chose de tout à fait à part. Tel de ces étranges visages, qui excite d'abord le sourire, prend, dès qu'il s'illumine, une sorte d'éclat profond et de majesté<sup>3</sup>. » Un autre ennemi de saint Paul dit : « Et cependant l'influence considérable exercée par Paul permet de supposer, sans que cela puisse toutefois être établi scientifiquement, que l'ensemble de sa personne possédait le don de déterminer, en peu d'instant, la gamme entière qui conduit de l'antipathie à la sympathie, et du dédain à l'admiration<sup>4</sup>. » J. Molanus n'a pas confiance entière en Nicéphore Callixte qui s'écarte à son avis des peintures traditionnelles. Il accorde plus de créance au *Philopatris*, que ce dialogue soit l'œuvre de l'impie Lucien, ou d'un autre écrivain<sup>5</sup>. Nous lisons simplement

1. E. Renan, *Les Apôtres*, an. 38. — 2. *Act. Paul. et Thecl.*, p. 41; *Philopat.*, 12; Malala, *Chronog.*, p. 257; Nicéph. Callixt., *Hist. Eccl.*, II, 37. — 3. E. Renan, *ubi sup.* — 4. H. Rodrigues, *Saint Paul*, pp. 23-24. — 5. J. Molan, *Hist. sacr. imag.*, p. 166.

dans le *Philopatris* : « Le Galiléen, au front chauve, au nez fort, qui s'avancant dans les airs, s'était introduit jusqu'au troisième ciel<sup>1</sup>. » Ce ne sont là que quelques traits bien insuffisants, quand il s'agit de reconstituer tout l'extérieur d'un individu. Saint Jean Chrysostôme avait une image de saint Paul qui le montrait comme vivant; il aurait voulu l'avoir toujours devant ses yeux, et il avait l'habitude de la regarder souvent. Saint Pierre et saint Paul apparurent plus d'une fois tels que les vieilles peintures les représentent<sup>2</sup>. — Saint Jean Chrysostôme appelle saint Paul un homme de trois coudées, et qui cependant touche aux nues; il dit ailleurs que ce corps embrassa l'univers. Trois coudées grecques ce ne serait que un mètre trente-cinq centimètres; saint Jean Chrysostôme a dû s'exprimer d'une manière oratoire et négliger les fractions.

Dans les premiers siècles de l'Église il y avait très peu de fidèles qui n'eussent à eux une image de saint Paul; les hérétiques eux-mêmes l'honoraient, et saint Augustin en cite un nommé Marcellin, qui adorait les images de saint Paul, d'Homère, de Pythagore et leur offrait de l'encens<sup>3</sup>. Les chrétiens, du vivant de l'apôtre, avaient multiplié son portrait fidèle, et Eusèbe assure qu'il en existait encore de son temps, au III<sup>e</sup> siècle, et qu'il en avait vu un<sup>4</sup>. Un historiographe italien de saint Paul a résumé ainsi ses recherches : « Saint Paul était petit, sans aucune infirmité corporelle et très robuste, comme le

1. *Philopat.*, 12. — 2. J. Molan., *ubi sup.*, p. 52. — 3. Saint August., *Heres.*, 7. — 4. Eusèbe, *Hist. eccl.*, VII, 13.

prouvent ses travaux, ses épreuves et les incroyables fatigues qu'il a endurées victorieusement. Il était légèrement voûté dans sa vieillesse, et cela s'explique par la vie dure et laborieuse qu'il avait menée. Son teint blanc ne le rajeunissait pas ; sa tête petite était presque chauve ; ses yeux extrêmement vifs, mais tempérés par beaucoup de douceur ; ses sourcils arqués et descendant très bas ; son front large ; son nez aquilin ; sa barbe longue et épaisse ; elle ne blanchit que lorsque saint Paul eut 66 ans<sup>1</sup>. » Un historiographe récent et français dit au contraire que sa barbe était blanche avant le temps<sup>2</sup>.

L'imagination des modernes s'est donné libre carrière. On a fait de saint Paul un névrosé, un hystérique, un épileptique. On a affirmé qu'il avait les yeux malades, chassieux et bordés de croûtes ; qu'il avait des esquilles dans la chair ; que saint Luc l'accompagnait partout précisément pour le soigner, puisque saint Luc était médecin. Que n'a-t-on pas inventé ! Sur quoi reposent ces fantaisies ? sur rien absolument. Un texte de l'*Épître aux Galates* est ce que nous connaissons de plus sérieux : « Vous savez que je vous ai autrefois annoncé l'évangile dans l'infirmité de la chair, et vous ne m'avez ni méprisé, ni rejeté, moi qui dans ma chair étais une cause de tentation pour vous ; vous m'avez reçu comme l'ange de Dieu, comme le Christ Jésus<sup>3</sup>. » Mais que signifie ce texte ? Que Saint Paul s'est trouvé malade chez les Galates ? que son apparence chétive a pu être un

1. *Vita di San Paolo*, l. IV, ch. xxviii. Roma, 1750. — 2. M. Arnauld, *Saint Paul*, p. 449. — 3. *Ad Galat.*, III, 13.

sujet d'inquiétude pour les Galates ? que chez les Galates il a beaucoup eu à souffrir des Juifs, qui sont sa chair. Saint Thomas d'Aquin admet comme possible cette interprétation littérale du texte de saint Paul<sup>1</sup>, et en effet, elle rend très vraisemblable la tentation que les Galates eurent à combattre. Un Juif prêche chez eux une doctrine, et il est l'objet de la haine et des attaques des autres Juifs qui sont sa chair ; comment se laisseraient-ils convertir par lui ? Mais interprétons le texte dans le sens d'une maladie passagère de saint Paul, est-ce que cette maladie autorise les modernes à se livrer aux excès d'imagination dont ils se rendent coupables ?

En ce qui concerne l'éloquence, saint Paul confesse « qu'il n'a pas eu recours à la sublimité du langage et de la sagesse humaines ; qu'il a paru dans la faiblesse, dans la crainte et les grandes transes » occasionnées par les persécutions des Juifs ; « que sa parole n'a pas été persuasive à la façon de celle des rhéteurs<sup>2</sup> ; que son extérieur est chétif, et sa phrase sans artifice » ; mais il ajoute « que s'il n'a pas les habiletés de la forme, il a la science<sup>3</sup> ». Saint Paul est humble, et ce sont de très pauvres et de très prétentieux critiques qui osent abuser de son humilité pour nier sa divine éloquence. Un irrésistible magnétisme rayonnait de toute sa personne. Si le corps, chez lui, avait été sacrifié à l'âme, quand l'heure était venue, l'âme passait à travers le corps, et se révélait fascinatrice et toute-puissante.

1. Saint Thomas d'Aquin, *In Epist. ad Galat.*, cap. III, lect. V. — 2. *I Cor.*, II, 1. — 3. *II Cor.*, X, 1, 2, 10 ; XI, 6.

Nous ignorons où logeait Saul dans la cité sainte, pendant sa préparation au doctorat. Comme plus tard nous retrouverons à Jérusalem son neveu dont l'heureuse intervention le préserva d'une mort immédiate, nous pourrions supposer, — mais c'est une supposition et rien de plus, — que la sœur de Paul habitait la capitale du peuple de Dieu, avec son mari. Dans ce cas, le disciple de Gamaliel aurait vécu en famille chez sa sœur, et il aurait vu grandir son neveu, son futur sauveur. Et qui sait ? Puisque la sœur tendrement aimée de l'Apôtre des Gentils fut chrétienne avant lui, ne reconnut-elle pas la divinité de J.-C. avant le Calvaire ? ne fut-elle pas l'une de ces filles de Jérusalem qui pleuraient sur le chemin de la croix, et auxquelles Jésus dit : « Ne pleurez pas sur moi : pleurez plutôt sur vous-mêmes et sur vos enfants ? » Malgré sa rage contre Jésus et ses fidèles, Saul aurait fermé les yeux sur ce qu'il devait considérer alors comme un égarement de sa sœur. Cette concession aurait été toute naturelle de la part d'un frère. Vraisemblablement, aux jours de ses fureurs, Saul épargna ainsi Barnabé, son ancien condisciple, si, comme le dit Baillet, ce juif cypriote, de la tribu de Lévi, était devenu l'un des soixante-dix disciples de Notre-Seigneur<sup>1</sup>.

Saul, moins âgé que Jésus de deux ou trois ans au plus, avait environ trente ans à l'époque du crucifiement de Notre-Sauveur. Il put y assister ; car nous le voyons assister peu de temps après au martyre de saint Étienne. Peut-être avec tant d'autres, cria-t-il :

1. Baillet, *Vies des Saints*, 11 juin.

« Crucifiez-le ! crucifiez-le ! » Ce cri féroce et impitoyable nous révolte encore, à dix-huit siècles de distance. Nous le comprendrions probablement, si nous ne négligions aucun détail.

Cent ans à peine s'étaient écoulés depuis le règne d'Alexandre Jannée. Ce prince cruel, de la famille des Machabées, avait poursuivi les Pharisiens à outrance. La croix n'était pas un instrument de supplice indiqué par la législation criminelle des Juifs : c'était un instrument de supplice des Gentils, et son infamie en exemptait tout citoyen romain. Jannée dit : « Que les Pharisiens soient crucifiés ! » Et il en fit crucifier à Jérusalem huit cents, le même jour. Au rapport de Josèphe, avant qu'ils n'expirassent sur leurs croix, il fit égorger en leur présence leurs femmes et leurs enfants ! Quel horrible spectacle que celui de cette boucherie, et de ces huit cents croix ! Les Machabées seront balayés de la terre, comme le sont fréquemment les puissants d'ici-bas ; mais les parents et les amis des victimes auront toujours devant les yeux le massacre et les huit cents croix dressées. Les Pharisiens ressaisiront l'empire, et du milieu du peuple surgira un homme singulier. Il opérera une multitude de prodiges, attirera à lui une multitude de partisans, et parlera des Pharisiens tout aussi mal qu'avait pu le faire Alexandre Jannée ; il les traitera d'hypocrites et de sépulcres blanchis ! Et il dira : « Défiez-vous du levain des Pharisiens<sup>1</sup> ! » Sans doute, il ne sera pas assis sur un trône terrestre, mais, étant fils de David, il aurait peut-être

1. *Matth.*, xvi, 6, 11.